

Ciné-Bulles

La chasse aux patrons est ouverte / *Louise-Michel de Gustave Kervern et Benoît Délépine*

Stéphane Defoy

Volume 27, numéro 3, été 2009

URI : id.erudit.org/iderudit/33174ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Defoy, S. (2009). La chasse aux patrons est ouverte / *Louise-Michel de Gustave Kervern et Benoît Délépine*. *Ciné-Bulles*, 27(3), 38–39.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

La chasse aux patrons est ouverte

STÉPHANE DEFOY

Bien qu'ils soient Français d'origine, les réalisateurs Gustave Kervern et Benoît Délépine sont souvent associés au cinéma belge. Cette confusion tient à quelques éléments. Le tandem travaille avec les comédiens belges Bouli Lanners, Benoît Poelvoorde et Yolande Moreau, pour ne nommer que ceux-là. De plus, ces cinéastes situent chaque fois l'action de leurs films en Picardie ou dans le Nord-Pas-de-Calais, deux régions françaises voisines de la Belgique et qui, d'un point de vue géographique, présentent de nombreuses similitudes avec la Wallonie.

Le cinéma de Kervern et Délépine fait aussi dans le social, à l'instar d'un cinéma belge qui s'est démarqué ces dernières années grâce à des films s'inscrivant dans la tradition du réalisme social où chacun lutte pour sa survie, le plus souvent avec les moyens du bord. Se tenant à distance du cinéma à thèse, les frères Luc et Jean-Pierre Dardenne (**Le Silence de Lorna**, **L'Enfant**) sont à cet égard un exemple de rigueur et de subtilité dans leur manière de dépeindre les gens ordinaires dans des situations criantes de vérité. Dans un registre similaire, le comédien belge Lucas Belvaux est passé derrière la caméra pour proposer, en 2006, **La Raison du plus faible**, un drame social poignant sur des individus sans emploi qui décident de commettre un vol pour se sortir de la misère. Dans chacun de ces films, une situation précaire force des gens à se solidariser pour tenter l'impossible afin d'améliorer leurs conditions de vie. L'ar-

gument de départ est similaire dans le troisième long métrage de Kervern et Délépine. L'intrigue de **Louise-Michel** se déroule dans une usine de fabrication de cintres en Picardie. Un week-end, le patron décide de fermer en douce la manufacture pour la délocaliser dans un pays inconnu. Les ex-employées rassemblent leurs indemnités pour faire tuer ce patron qui vient de les mettre à la rue. Elles confient la tâche de trouver un tueur professionnel à leur collègue Louise, une femme qui, derrière des apparences simplettes, cache une volonté de fer et un tempérament fougueux.

Comme les frères Dardenne et Belvaux, les deux réalisateurs s'intéressent au sort de ceux qui font les frais d'un système écartant les salariés sans diplôme ou sans spécialisation lorsque vient le temps de rationaliser les coûts. Mais là s'arrêtent les comparaisons, car Kervern et Délépine n'optent pas pour l'esquisse sociale sobre et mesurée. Ils préfèrent mettre à profit l'humour caustique qu'ils ont affûté lors de leur passage à Canal+. Ils ont été à une époque les maîtres d'œuvre de *Grolandsat*, une émission irrévérencieuse constituée de sketches provocateurs au contenu sulfureux. L'esprit contestataire qui a fait leur marque, moins présent cependant dans leurs deux films précédents, **Aaltra** (2004) et **Avida** (2006), reprend du service dans **Louise-Michel**, dont le titre est un hommage à la célèbre militante anarchiste (1830-1905). Prenant la forme d'une épopée déglinguée, ce long métrage gorgé d'hu-

mour décapant se concentre sur le personnage de Louise, ouvrière mal dégrossie, grognonne et analphabète à qui il ne faut surtout pas dire qu'elle ne sait pas lire, de même que sur Michel, un tueur à gages de pacotille, pleutre et sans ambition. Ce couple singulier, loufoque et dangereusement imprévisible, dont l'identité sexuelle devient de plus en plus ambiguë au fil du récit, incarne à la perfection le rejet social. On peut cependant reprocher aux cinéastes l'utilisation de Yolande Moreau (**Séraphine, Quand la mer monte**) dans son registre habituel de la femme bête, bien que terriblement débrouillarde. En revanche, le comédien Bouli Lanners, dont la première fiction à titre de réalisateur, **Eldorado**, fut l'une des belles trouvailles de l'année 2008, s'insère à merveille dans l'univers déjanté du tandem Kervern-Délépine. Sa mythomanie mal assumée, combinée à des gestes de fauché sans envergure, finit par le rendre sympathique, voire attachant.

Si le récit met un certain temps à réunir les deux illuminés, c'est pour mieux faire apprécier, par la suite, des séquences hilarantes. Il faut savoir que chez les deux réalisateurs français, la mécanique du gag est terriblement bien huilée. Chaque scène est pensée en fonction d'une chute la plus imprévisible possible. C'est ainsi que le scénario comporte des trouvailles formidables comme cette séquence d'un grand burlesque, en ouverture du film, où l'incinération d'un cercueil prend une tournure insoupçonnée. Les bons sentiments et la



Bouli Lanners (Michel) et Yolande Moreau (Louise) dans **Louise-Michel**

mièvrerie laissent place à une approche joyeusement cinglante qui n'épargne rien ni personne sur son passage. En revanche, à vouloir chercher la blague au détour de chaque rebondissement, l'intrigue s'étire parfois. Heureusement, elle est savamment appuyée par un propos faisant écho à la situation actuelle où les dirigeants tirent avantage de la crise économique pour délocaliser des usines. Ainsi, les réalisateurs ne se satisfont pas uniquement de la rigolade, ils façonnent leur film en une sorte de plaidoyer contre l'injustice du néolibéralisme sauvage. Ils parviennent à doser parfaitement les railleries incisives et le pamphlet social. Le duo Kervern-Délépine se permet même des moments où le rire initial tourne au malaise. Alors que Michel utilise une cousine atteinte d'un cancer en phase terminale pour tuer le patron à sa

place, le film prend tout à coup des allures de scandale laissant l'auditoire pantois.

Privilégiant le cadre fixe et les décors naturels pour laisser libre cours à leur imagination foisonnante, les réalisateurs écorchent certaines tendances du cinéma actuel au passage, entre autres le retour en force de la pensée écologique. Dans un extrait mettant en scène Mathieu Kassovitz (également producteur du film), les excréments humains se transforment en matière recyclable. Leur humour féroce s'appuie sur la grande tradition du burlesque dans laquelle les dialogues sont souvent réduits à leur plus simple expression au profit du visuel. Cette virée incertaine est appuyée par une musique joliment déglinguée signée Gaëtan Roussel, leader de Louise Attaque. Il faut également souligner la présence du

chanteur Philippe Katerine, le temps d'un intermède musical lors d'un strip-tease pour le moins étonnant. **Louise-Michel** procurera un plaisir incommensurable aux amateurs d'humour noir doux-amer, d'autant que le film met en scène une activité qui risque d'en faire saliver plus d'un : la chasse aux patrons! ■

Louise-Michel

35 mm / coul. / 90 min / 2008 / fict. / France

Réal. et scén. : Gustave Kervern et Benoît Délépine

Image : Hugues Poulain

Mus. : Gaëtan Roussel

Mont. : Stéphanie Elmadjian

Prod. : Mathieu Kassovitz

Dist. : FunFilm

Int. : Yolande Moreau, Bouli Lanners, Benoît Poelvoorde, Mathieu Kassovitz